

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Coup de coeur : vie et mort de Joe Orton, dramaturge / *Prick Up Your Ears*

Gloria Kearns

Volume 7, numéro 1, août–octobre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34535ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

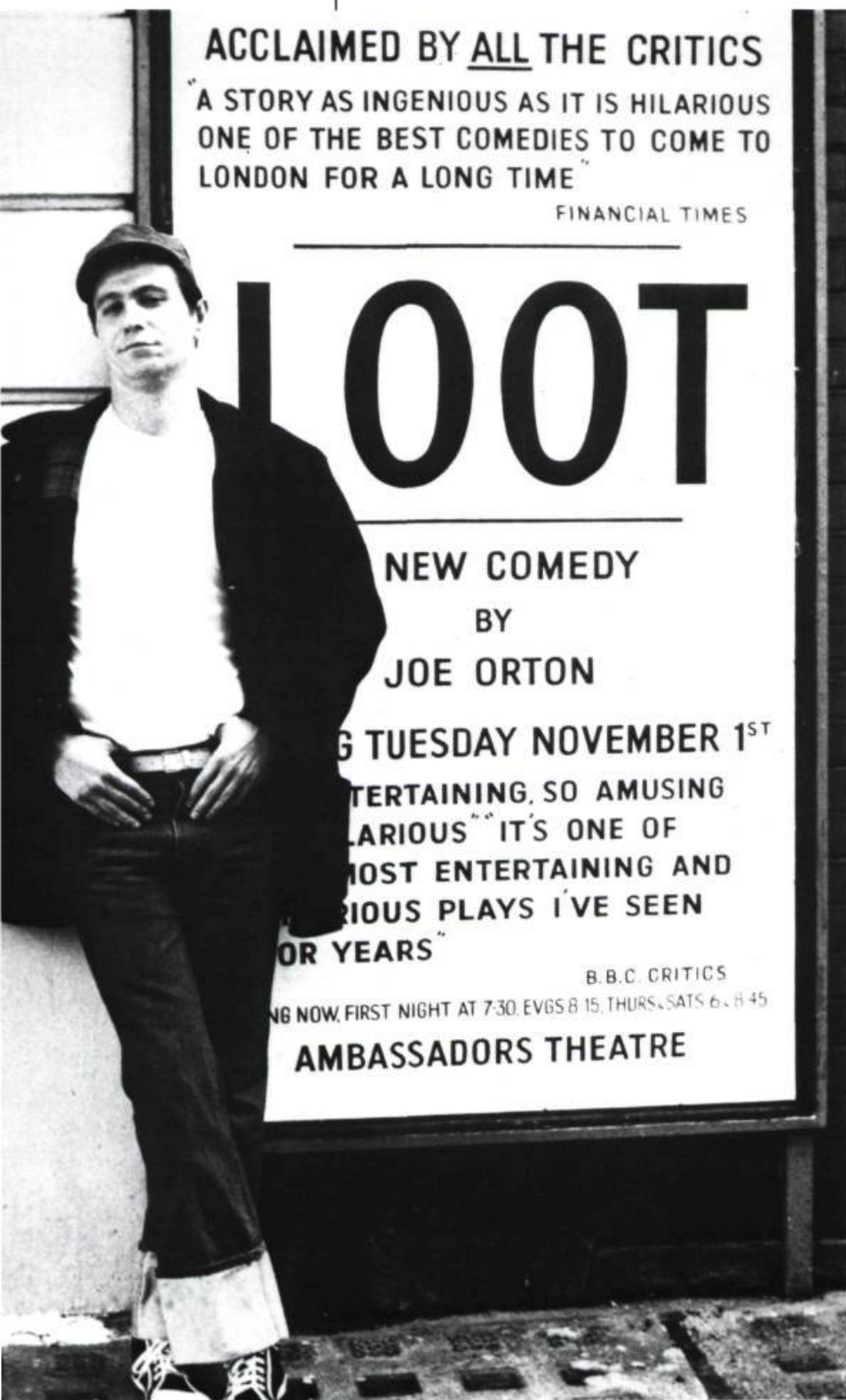
0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kearns, G. (1987). Coup de coeur : vie et mort de Joe Orton, dramaturge / *Prick Up Your Ears*. *Ciné-Bulles*, 7, (1), 14–15.



Gary Oldman

ACCLAIMED BY ALL THE CRITICS
"A STORY AS INGENUOUS AS IT IS HILARIOUS
ONE OF THE BEST COMEDIES TO COME TO
LONDON FOR A LONG TIME"
FINANCIAL TIMES

LOOT

NEW COMEDY
BY
JOE ORTON

... TUESDAY NOVEMBER 1ST
... ENTERTAINING, SO AMUSING
... HILARIOUS" IT'S ONE OF
... MOST ENTERTAINING AND
... HILARIOUS PLAYS I'VE SEEN
... FOR YEARS"

B.B.C. CRITICS

... NOW, FIRST NIGHT AT 7:30, EVGS 8 15, THURS & SATS 6 & 8 45

AMBASSADORS THEATRE

Gloria Kearns

Vie et mort de Joe Orton, dramaturge

■ Le 9 août 1967, après 16 ans de vie commune, le dra-

maturge britannique Joe Orton et son compagnon, Kenneth Halliwell, se retrouvaient violemment unis pour l'éternité. Ce tragique destin a eu pour heureuse conséquence de faire connaître à un plus vaste public une oeuvre au départ éreintée par la critique, la prude Albion acceptant fort mal de voir égratignée publiquement sa façade irréprochable.

Vingt ans plus tard, au moment où le théâtre redécouvre le monde de Joe Orton, Stephen Frears s'intéresse à l'homme dans toute sa candeur, son inconstance et son irrévérence. Et comme Orton s'inspirait de sa vie pour créer ses pièces, **Prick Up Your Ears** se sert généreusement de ses pièces pour jouer sa vie.

Quel plus bel hommage un cinéaste peut-il rendre à un dramaturge que de lui consacrer un film en forme de théâtre, un film dont la maîtrise met en relief ce qu'on peut trouver de mieux au théâtre.

Un scénario parfois étrange nous promène dans le temps sans qu'on se donne la peine d'user d'artifices pour vieillir ou rajeunir les personnages. Dès le départ, cette entorse à la *vérité cinématographique* nous situe : abandonnons donc l'idée du film classique pour nous ouvrir à la convention théâtrale, tout en reconnaissant, bien sûr, que ce qu'on a sous les yeux c'est du cinéma, fort intéressant par surcroît. À mesure que se déroule la pellicule, on est saisi par l'habileté du scénariste, Allan Bennett, à fondre certains éléments du théâtre d'Orton au récit de sa vie, de même que par la force des dialogues, tout à fait dans le ton Orton, parfois bêtes et méchants, toujours très amusants.

Pour mettre le tout en valeur, des interprètes qui offrent une performance plus qu'admirable ; tous d'excellents acteurs de théâtre, bien qu'on en connaisse déjà quelques-uns par le cinéma.

La première surprise est sans contredit la ressemblance entre Gary Oldman (qu'on a découvert dans le film d'Alex Cox, **Sid and Nancy**) et Joe Orton. Le seul défaut : les yeux, qui étaient, semble-t-il, le plus extraordinaire atout du dramaturge. Les beaux yeux bleus d'Oldman contre ceux d'Orton, d'un noir à faire rêver (« *His eyes were black as boot buttons.* »⁽¹⁾). Mais c'est un défaut bien vite pardonné.

Oldman et son complice, Alfred Molina, se donnent corps et âme à ces personnages en avance sur leur temps, à la fois subversifs et soucieux des apparences. Orton qui, dans ses pièces, se jetait à bras raccourcis sur les institutions et la morale établie prenait grand soin de son image. L'impression qu'il laissait ? « *Joe was very puritanical ; he did not smoke and drank very little ; just to be social at parties. He did not have a heart — but I loved what was there instead, which was infinite kindness and good manners.* »⁽²⁾ À une époque où tout ce qui concernait la sexualité était sujet à controverse, personne ne pouvait prétendre vivre au grand jour une sensualité débordante. Seul son journal (dont la publication était prévue pour 1986) recevait ses confidences dans toute leur crudité.

On suit avec passion l'évolution des deux personnages principaux. D'une part, un Halliwell cérébral, travailleur acharné, qui finit par ressentir une trop lourde charge sur ses épaules et qui sombre dans une profonde et violente dépression. D'autre part, un Orton légèrement paresseux, volage, qui se laisse porter par les événements, jouant de son talent et de son charme, très efficace, pour se hisser vers les sommets.

On notera la musique, qui se moule au personnage d'Orton pour se faire triomphante à chaque réussite du dramaturge. La création radiophonique de **The Ruffian On the Stair** et le succès théâtral de **Loot** ont inspiré à Stanley Myers le choix de forte orchestraux à vous faire frissonner.



Joe Orton

Une direction d'acteurs impeccable, une mise en scène efficace, une photographie soignée, tout cela concourt tantôt à rendre une atmosphère de comédie noire, tantôt à nous plonger sans ménagement dans le dramatique ou le sordide.

Stephen Frears, qui nous avait déjà donné le très touchant **My Beautiful Laundrette**, a su harmoniser brillamment **Prick Up Your Ears**. C'est qu'il y a mis tout son talent et tout son cœur pour dire l'admiration qu'il porte à son célèbre concitoyen (tous deux sont nés et ont grandi à Leicester), avec qui on lui reconnaît une évidente parenté d'esprit.

La lutte contre le dogmatisme et l'intolérance ; une certaine fraîcheur dans cette vision du monde et cette individualité assez particulière. À mon goût, l'Angleterre dans ce qu'elle a engendré de meilleur. ■

(1) Introduction de Peter Willes à : Orton, Joe, **Funeral Games and the Good and Faithful Servant**, Eyre Methuen, Londres, 1970. (Peter Willes a produit plusieurs pièces de Joe Orton pour la télévision britannique.)

(2) Idem.

WILSON. We lived in Shepherd's Bush. We had a little room. And our life was made quite comfortable by the N.A.B. for almost a year. We had a lot of friends. All creeds and colours. But no circumstances at all. We were happy, though. We were young. I was seventeen. He was twenty-three. You can't do better for yourself than that, can you ? (He shrugs.) We were bosom friends. I've never told anyone that before. I hope I haven't shocked you.

MIKE. As close as that ?
WILSON. We had separate beds — he was a stickler for convention, but that's as far as it went. We spent every night in each other's company. It was the reason we never got any work done.

MIKE. There's no word in the Irish language for what you were doing.

WILSON. In Lapland they have no word for snow.

(Extrait de **The Ruffian on the Stair**, pièce en un acte de Joe Orton ; scène 4)

CAULFIELD. My name is Caulfield. We spoke over the telephone.

PRINGLE. I remember you distinctly. Do come in.

(Caulfield closes the door.)
PRINGLE. Sit down. Or kneel if you'd prefer. I want you to behave naturally.

(Extrait de **Funeral Games**, pièce en deux actes de Joe Orton ; premier acte, scène 1)

Prochain film de Stephen Frears, **Sammy and Rosie Got Laid**. Le scénario est d'Hanif Kureishi.